

Essais québécois

Numéro 44, juin–juillet–août 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (44), 31–35.

LA TURLUTE AMOUREUSE, ÉROTISME ET CHANSON TRADITIONNELLE

Jacques Julien
Triptyque, 1990, 174 p. ; 15,95 \$

Dans un texte aussi bref, Jacques Julien n'a pas la prétention de dire le fin mot d'une question, au demeurant assez peu étudiée. Mais dans un style à la fois guilleret comme son sujet et précis, savant comme l'exige un travail d'universitaire, et avec un corpus qui se limite à quelques divisions de la chanson traditionnelle dont sont exclues celles dites de «salles de garde», l'auteur pose des bases sur lesquelles pourront se développer des recherches ultérieures.

Son propos porte sur trois points. Sur les deux premiers qui traitent respectivement des ressources linguistiques et des scénarios, nous ne dirons rien : la perspicacité de l'analyse charme et convainc. Quant au troisième, consacré aux fonctions de la chanson érotique, il nous semble que les réponses apportées par l'auteur soient incomplètes. En effet, il relève de l'évidence que ce type de chansons se voulait à la fois catharsis et rituel d'initiation. Cependant le traitement différent qui y est fait de la sexualité féminine et masculine et qui se manifeste souvent dans le couple avaleur-avalé illustre un malaise que l'homme, principal producteur, consommateur et héros de tels textes, ne parvient pas, malgré ses fanfaronnades, à dissimuler : un inavouable sentiment d'infériorité qui débouche sur la phobie de la castration — donc de la mort. Il n'est pas surprenant que dans certaines formes d'érotisme on retrouve le germe de ce qui dans la pornographie et la scatologie deviendra volonté de profanation.

Terminons sur un point troublant, qui mériterait également qu'on s'y attarde. La

chanson érotique constitue une entreprise subversive, soit !, mais qui a elle-même été subvertie par les censeurs. N'est-ce pas grâce à eux si les enfants continuent en toute innocence à perpétuer nombres de petits récits licencieux ? Qu'est-ce que ce furet, qui, Mesdames, court dans le bois joli ? Et quelle faute avait donc commise ce chat que la bergère tua d'un coup de bâton pour avoir osé mettre le menton dans son fromage puant ?

Maurice Pouliot

L'AFFREUSE TÉLÉVISION

Michel Lemieux
Guérin, 1990, 194 p. ; 14,95 \$

Comme le titre de son livre le suggère, Michel Lemieux ne fait pas l'éloge de la télévision. Dans un style pamphlétaire non dénué d'humour, le sociologue nous propose une vision «réaliste» du phénomène télé. Loin de nous présenter la vie telle qu'elle est et de nous aider à la comprendre, explique Lemieux, la télé «mystifie» et trompe sur le produit. «Élaborés par des marchands de savon

et de bière, les contenus de la télévision ne reflètent que l'univers des marchands de savon et de bière (...).» Résultat : «un tordage de neurones», effet du déversement hebdomadaire de plus de 400 messages publicitaires par canal, entre lesquels s'insèrent «quelques morceaux d'émissions ordinaires».

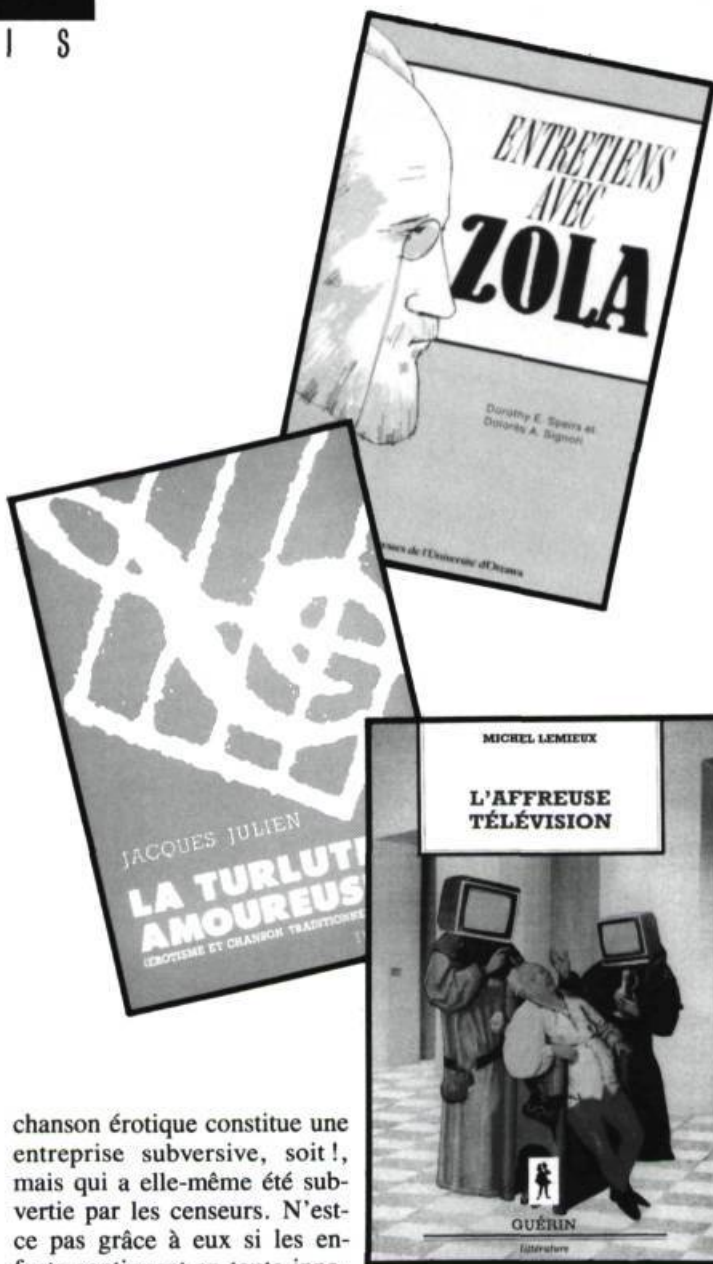
Et lorsque ces émissions ordinaires sont analysées, que révèlent-elles de leur contenu ? Qu'on y fait la part belle au sport et aux «quetaineries», que racisme, sexisme et violence y sont omniprésents. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 30 agents de police pour 1 scientifique, 200 000 actes de violence, dont 33 000 meurtres, dans la mémoire d'un télé-spectateur moyen de 16 ans.

Michel Lemieux n'a pas de mots assez durs pour la publicité qui a toutes les licences

et tous les pouvoirs. Fatigue, propension à la violence ou à s'en accommoder, racisme, intolérance, confusion entre réel et fiction, manque d'esprit critique, les effets de la télévoracité sont connus. Pourtant, les débats sur la télévision de l'avenir n'en tiennent jamais compte.

À qui la faute ? Aux télé-marchands (publicitaires, têtes d'affiche, gestionnaires) assis sur leurs fortunes, ou aux télé-spectateurs qui s'interrogent peu sur leur drogue préférée ? Aux deux, évidemment, et le seul remède serait de «tirer les gens hors de leur fauteuil». Ou de prendre exemple sur Boris Vian, cité par Michel Lemieux : «J'avais la télé mais ça m'ennuyait / Je l'ai retournée de l'autre côté : / C'est passionnant !»

Françoise Cléro



ENTRETIENS AVEC ZOLA

Dorothy E. Speirs
et Dolorès A. Signori
Presses de l'Université d'Ottawa,
1990, 220 p. ; 19,95 \$

Émile Zola fut longtemps occulté ici. On ne connut d'abord que ses *Rougon-Macquart* et son article célèbre, «J'accuse», à propos de l'affaire Dreyfus. Mais, depuis quelques années, il y a renouveau d'intérêt et l'on a publié, entre autres, ses carnets de recherches. Le livre de Dorothy E. Speirs et Dolorès A. Signori fait suite à de précédents travaux de recherche sur la correspondance d'Émile Zola. Les auteures ont colligé des interviews choisies, sur son œuvre et son temps, qu'accorda Zola à différents journaux de l'époque. Questions de méthode, querelles d'écoles, transpositions théâtrales, candidatures déçues à l'Académie, sur tous ces sujets, le père du naturalisme, même s'il marque une certaine réserve à l'égard des intervieweurs, sait se montrer disert, franc et direct. Ce qui nous fournit, à nous, profanes, une bonne introduction à l'œuvre de Zola et un éclairage intéressant sur ses créations moins connues, comme *Lourdes*, *Rome et Paris* ou *Fécondité*, *travail, vérité et justice*, ce dernier livre étant resté à l'état de notes préparatoires. ▶

Bien sûr, l'art de l'interview connaît d'étroites limites et des contraintes simplificatrices, mais le choix des textes nous restitue un Zola vivant, modeste et entêté, conscient de ce que la quête de vérité doit faire sa part au préjugé. Aujourd'hui, certaines assertions naïves de Zola, notamment sur la question des femmes, nous feraient cependant bondir. Même les novateurs doivent payer un tribut à leur siècle, ici le dix-neuvième finissant.

Jean Lefebvre

PERFORMANCE, RÉCEPTION, LECTURE

Paul Zumthor
Le Préambule, 1990, 129 p. ; 20,00 \$

Depuis son *Introduction à la poésie orale* (1983), Paul Zumthor n'a cessé d'approfondir la question de la transmission orale de la poésie. Ses travaux l'ont donc conduit à revoir les fondements épistémologiques de sa spécialité — le Moyen Âge — et, plus largement, ceux de la littérature elle-même. C'est ce qu'illustre l'avant-propos de ce nouveau livre, dans lequel sont exposés les axes de recherche d'un homme qui se considère d'abord et avant tout comme un écrivain. Se fondant sur un principe méthodologique qui consiste, à partir de sa « perception poétique » initiale, à alterner constamment entre le particulier et le général, le chercheur peut passer du langage à la voix puis de celle-ci à la parole et à la voix poétiques. L'orientation s'impose pratiquement d'elle-même : « il y aura une anthropologie de la parole humaine... ou rien ». Bref, il s'agit de se demander pourquoi et comment la poésie affecte « le statut de l'homme comme homme ».

Les quatre essais qui forment la partie centrale de l'ou-

vrage développent chacun à leur façon cette problématique. Si la notion anthropologique de « performance » ne se définit vraiment que dans l'ordre du particulier, elle doit se rapporter à l'ontologie du perceptuel. D'où l'hypothèse suivante : « ce qui dans la performance orale pure est réalité éprouvée, est dans la lecture de l'ordre du désir. » Une fois le corps ainsi mis en jeu dans l'acte complexe par lequel un lecteur *perçoit* le texte, il faut analyser les multiples aspects des différentes composantes de la théatralité de la littérature : la réception, la lecture et la voix.

La lecture devenant « écoute », Zumthor cherche à exercer sa liberté intellectuelle par le biais d'une « imagination critique » qui restitue au monde sa qualité ludique. Une question, et non la moindre, oriente ce désir : « Que voulons-nous savoir, et quel sera le statut de ce que nous aurons appris ? » Le cœur de ce magnifique ouvrage est là, qui palpète aux bruits conjugués de l'existence et de la connaissance : l'humanité ne se légitime peut-être que dans la mesure où elle ajourne perpétuellement la réponse.

Michel Peterson



décrit la relation de colonisé qui s'établit entre lui, le Juif arabe, et l'Anglais, à Bagdad, au moment de son adolescence. Il rejette le père anglais mais, retournant à ses origines, il découvre que la tradition moyen-orientale est coupée de sa réalité contemporaine. Il expérimentera lui aussi le déracinement. Là où le bât blesse dans cette démarche, c'est dans la totale absence des femmes. Dans cette quête de sens, à travers Abraham, Mohammed, Marx, Freud, Kafka, Lionel Groulx, Michel Tremblay, Proust, Foucault, les hommes font l'Histoire, créent le sens et les femmes sont reléguées aux seconds rôles. N'est-ce pas là pourtant l'une des causes de ce qu'on nomme la crise de la culture occidentale ? Naïm Kattan ne s'y intéresse guère.

Robert Beauregard

L'ŒIL DE LA CRITIQUE

Marie Carani
Septentrion-Celat, 1990, 282 p. ; 24,95 \$

Le sous-titre : « Rodolphe de Repentigny, écrits sur l'art et théorie esthétique, 1952-1959 ». Le personnage : de Repentigny, critique d'art à *La Presse* dans les années 50, peintre travaillant sous le pseudonyme de Jauran, photographe, rédacteur du Manifeste des plasticiens. L'époque : 1952-1959 ; alors que les automatistes et post-automatistes autour de Borduas polémièrent avec les plasticiens (tenants de l'abstraction géométrique, dont le plus connu est Molinari), les deux groupes, associés à l'art abstrait, sont aux prises avec la critique, et surtout avec les institutions comme le Musée des Beaux-Arts de Montréal, qui valorisent la figuration.

Tout cela nous est redonné à travers l'analyse d'articles de journaux, ceux de Repentigny essentiellement, mais aussi d'autres critiques. L'auteure scrute attentivement les textes les plus polémiques. Un des enjeux de l'art abstrait n'était-il pas d'établir des normes critiques et esthétiques différentes de celles qui s'appliquent au figuratif ? La dernière partie du livre de Marie Carani montre que les critères adoptés par de Repentigny, très ouverts au début, se rigidifient à mesure que le mouvement plasticien se

LE PÈRE
Naïm Kattan
Hurtubise HMH, 1990, 154 p. ; 19,95 \$

Québécois, Juif d'origine irakienne, Naïm Kattan vise ici à réhabiliter la figure du père dans l'histoire, l'opposant à l'image patriarcale. Il rejette la face autoritaire du père pour retenir la continuité culturelle assumée par le fils qui devient père de son père au travers du cycle de la vie. Cette réflexion s'exprime dans des pages très poétiques, notamment lorsque Abraham, le père de la civilisation occidentale, revient, au mitan de sa vie, à Our, en Iraq, son lieu de naissance. Comme il est le père de tous, il n'y trouvera pas sa famille et devra retourner à Canaan pour fonder sa lignée dans la solitude du déracinement. Un autre moment est aussi fort émouvant : l'auteur

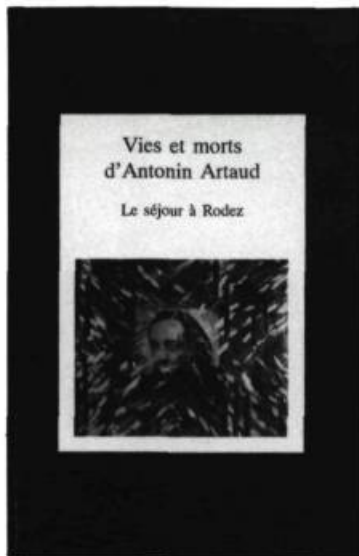
constitue. Si ce critique a été quelque peu oublié, suggère l'auteure, ce n'est pas seulement parce qu'on n'a pas réédité ses écrits après sa mort en 1959. Au terme de son analyse, Marie Carani compare le système critique du Montréalais de Repentigny avec celui du New-yorkais Greenberg dont la réflexion portait à la même époque sur les mêmes courants artistiques. Selon Marie Carani, la mémoire collective a choisi en fonction de la géographie plus que du contenu des réflexions, ce qui serait de nature à alimenter la discussion sur le rôle des métropoles dans la vie artistique en périphérie.

Attention : contrairement au reste de l'ouvrage, un chapitre portant sur les influences existentialistes et phénoménologiques de Repentigny s'adresse uniquement aux philosophes et aux historiens de l'art. Le tout est accompagné de reproductions d'œuvres (en noir et blanc) et d'articles de journaux malheureusement difficiles à lire.

Andrée Fortin

**VIES ET MORTS D'ANTONIN ARTAUD
LE SÉJOUR À RODEZ**
Simon Harel
Le Préambule, 1990, 343 p. ;
35,00 \$

Durant sa période d'internement à Rodez vers la fin de sa vie, Artaud rédige une correspondance pour un destinataire imaginaire aux multiples visages, « sujet éclaté et double de soi ». Une autobiographie indirecte est au cœur de ces lettres à travers lesquelles Artaud tente de se constituer une identité. Il y a dans ces textes « passage d'une intériorité (ressentie comme lieu d'accueil ambivalent de l'écriture) à une extériorité — ou encore altérité — où viendra se loger le délire » ; celui-ci est utilisé comme stratégie discursive pour s'identifier en tant que sujet écrivain. La lettre devient « l'équivalent d'un contenant psychique qui permet d'échapper à la menace d'une altération ». La difficulté de se percevoir en acte dans un corps caractérise cet espace d'écriture. Sans cesse le corps se nomme de ne pouvoir s'accomplir. Artaud se heurte à la résistance de celui-ci comme il



se heurte aux contraintes graphiques ; « de ne pouvoir écrire, Artaud en fait son discours ou plutôt il indique avec fièvre l'enjeu d'une symptomatologie de l'écriture, le langage va même dans un mouvement d'abolition extrême jusqu'à détruire le système textuel qui l'engendre ». Par la quête du Grand Autre, Simon Harel aborde la dimension mystique d'Artaud, à laquelle l'analyse narcissique freudienne vient briser les ailes, car c'est à travers l'homme souffrant et interné, abordé sous l'angle de la psychose et de l'hypochondrie, que l'auteur traduit pour nous ce « corps de paroles ». Et malgré l'intérêt que l'ouvrage a pu susciter en moi, cette analyse des lettres de Rodez en regard de l'aspect clinique me semble réduire la portée de l'œuvre artaudienne. Voilà sans conteste un ouvrage de référence important sur Antonin Artaud, mais l'approche freudienne de l'auteur demande un certain recul.

Béatrice Reuillard

NOUVELLES IMAGES DE LA VIEILLESSE
Gabrielle Lachance
IQRC, 1990 ; 20,00 \$

La presse âgée — comme on dit la presse féminine — reflète de nouvelles manières de penser et de vivre son âge et sa vieillesse au Québec. Du Bel âge à la Force de l'âge, se déploie une image valorisante correspondant sans doute aux nouvelles attentes idéologiques et normatives de la population adulte et âgée. De l'optimisme complaisant de la presse commerciale à l'optimisme militant des publications du pouvoir

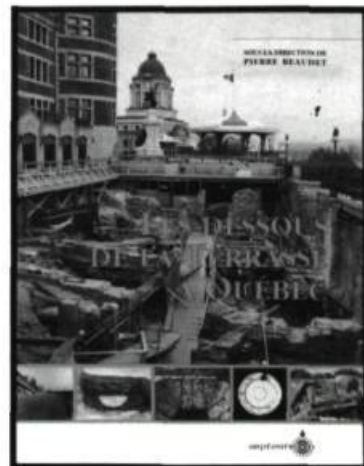
gris, s'exerce un effort pour faire évoluer les attitudes et les pratiques et pour renforcer la cohésion sociale du groupe des aînés et son intégration. Gabrielle Lachance a le grand mérite de nous proposer une typologie intelligente de la presse âgée, selon qu'elle est faite par ou pour les retraités, selon qu'elle flatte les nostalgiques de l'âge d'or ou qu'elle invite à vivre le présent dans le plaisir, mais aussi à travers l'engagement social et politique.

Quoique de qualité, cette recherche part d'un parti pris théorique, nourri du fonctionnalisme régnant : on y parle de rôles et de statuts, de normes et de valeurs. On y traite la société comme un tout organisé, sans y reconnaître sérieusement la conflictualité des rapports sociaux. Rien d'étonnant donc si on se trouve devant une simple description, certes bien faite, et un classement, certes habile, mais sans déboucher sur une réelle explication des phénomènes et des changements observés. Cette étude a cependant l'intérêt d'alimenter une gérontologie actuellement peu féconde au Québec.

Jean Carrette

LES DESSOUS DE LA TERRASSE À QUÉBEC
Sous la dir. de
Pierre Beaudet
Septentrion, 1990, 199 p. ;
29,95 \$

Avant d'être un des hauts lieux touristiques de Québec, l'emplacement de la terrasse Dufferin (construite au XIX^e siècle) eut une vocation militaire et servit, jusqu'à la destruction du château Saint-Louis en 1834, de lieu de résidence aux gouverneurs français et anglais. La terrasse Dufferin s'élève ainsi sur de nombreux vestiges archéologiques. Longtemps négligés, ces vestiges ont fait l'objet d'importantes recherches archéologiques entre 1980 et 1986. *Les dessous de la terrasse à Québec*, qui réunit les textes de cinq chercheuses (M. Élie, R. Renaud, G. Duguay, C. Fortin et D. Balkwill), présente les résultats de neuf mois de fouilles effectuées en 1985 et en 1986. En plus de dégager certains éléments des fortifications érigées aux XVII^e et XVIII^e siècles, les travaux d'excavation ont mis au jour



des dépendances de l'ancien château Saint-Louis, découverte qui alimente l'essentiel de l'essai. Seul le premier chapitre traite des fortifications ; les autres textes s'intéressent surtout au mode de vie et à la culture matérielle de l'élite sociale qui habitait dans cet environnement. Les dépendances, comme la glacière et les serres, font l'objet d'un examen attentif, qui situe bien ces éléments architecturaux dans leur contexte historique et technique. Même les latrines n'ont pas été négligées ; comme elles servaient aussi bien de dépotoirs que de lieux d'aisance, elles recèlent de nombreux artefacts, mais aussi des restes végétaux et des ossements qui permettent d'étudier les pratiques alimentaires des occupants des lieux. Si ce livre ne contient aucune révélation fracassante, du moins y trouve-t-on une foule de détails intéressants sur des aspects de la culture matérielle d'une tranche de l'élite québécoise du XVII^e au XIX^e siècle. Avec sa présentation soignée, son langage clair et une abondante illustration, l'ouvrage représente un effort louable pour étendre au-delà des cercles restreints des spécialistes les découvertes archéologiques les plus récentes.

Alain Beaulieu

FAMILLES D'AUJOURD'HUI
Sous la dir. de Denise Lemieux
IQRC / Musée de la Civilisation,
1990, 243 p. ; 24,00 \$

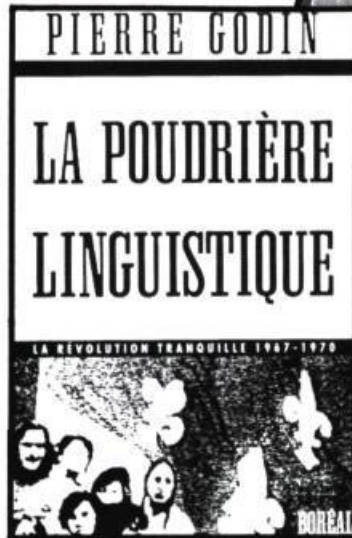
Les différents textes de *Familles d'aujourd'hui* ont été présentés lors d'un colloque tenu les 25 et 26 mars 1989 à Québec au Musée de la Civilisation, dans le cadre de l'exposition « Familles ». L'interrogation sur l'univers familial reflète la diversité des interlocu-

teurs réunis, qui proviennent des divers milieux de la recherche sociale. On remarque que l'IQRC a réussi le tour de force de donner à la publication une qualité uniforme; cela tient, en bonne partie, au souci d'expliquer et de commenter l'ensemble de la démarche.

Les textes se regroupent en trois grands chapitres. L'attention porte, dans un premier temps, sur l'évolution qu'a connue la famille d'hier à aujourd'hui. On tente ce faisant d'analyser les différentes figures qu'empruntent le couple, les relations parents/enfants et la concrétisation du désir d'enfant. Dans un deuxième temps, on s'intéresse au mode de vie des familles et aux défis auxquels elles sont aujourd'hui confrontées, en ce qui concerne entre autres le partage des tâches au sein de la vie domestique. La dernière partie interroge, en quelque sorte, l'articulation et le déroulement des rapports entre l'État et la famille, tant sous leurs aspects généraux qu'à travers diverses institutions.

Le recueil constitue un outil sociologique intéressant. Force est de constater qu'un ouvrage offrant un spectre aussi large d'interrogations sur la famille n'avait pas encore été commis au Québec. On pourra cependant reprocher à *Familles d'aujourd'hui* de reprendre en synthèse, ou sous des angles à peine renouvelés, des textes déjà édités par l'IQRC sur les thèmes du couple, de la fugue, et sur certaines tendances familiales actuelles. De fait, ni les familiers des publications de l'IQRC, ni ceux qui ont suivi le fil sociologique et féministe des récents débats autour de la famille ne retrouveront là beaucoup d'éléments nouveaux de réflexion.

Johanne Gauthier



LA POUDRIÈRE LINGUISTIQUE
 Pierre Godin
 Boréal, 1990 ; 29,95 \$

Un livre, ça se voit d'abord, sur un rayon. On le touche, sitôt sorti; puis on le hume, éventuellement. Ce qu'on trouve ici n'est pas visuellement terrible, mais efficace, comme les autres jaquettes du même type dans cette série de chez Boréal. Et un titre choc, excellent, l'auteur n'est pas journaliste pour rien. Sauf que, dans l'ouvrage, on parle beaucoup plus de poudrière que de langue... Un petit bandeau noir en couverture nous renseigne: il s'agit en fait du tome 4, 1967-1970 d'une étude consacrée à la Révolution tranquille. C'est vrai qu'elles furent fertiles, ces trois années, en rebondissements divers. Et grâce soient rendues aux journalistes qui sont capables de tout savoir, de tout noter ou retrouver dans leur mémoire ou leurs fichiers. Je le dis pour vrai, sans ironie.

La poudrière linguistique parle donc plutôt de politique que de linguistique, ou de langue, même si la question de la langue y est omniprésente. Mais comme un pion majeur, qui ne sort pas de



l'échiquier politique, qui est tout le temps sur le jeu, sans en constituer véritablement l'enjeu. Cet enjeu demeure la question séparatiste, une poudrière que la question de la langue imprègne comme un courant riche en passions diverses et susceptible de faire pêter la machine à tout moment.

Malgré l'intérêt du propos et la richesse documentaire qui l'appuie, on regrette l'absence d'analyse socio-linguistique. Nous reste l'impression étrange que la question de la langue est totalement livrée à l'histoire événementielle. On attend donc l'essai contemporain ou la synthèse du problème de la langue, tel qu'il émerge à partir de la Révolution tranquille, en regard de ce qu'il fut et notamment des traces qu'il a laissées dans l'inconscient collectif.

Pierre Tétu

PAROLE EXCLUSIVE, PAROLE EXCLUE, PAROLE TRANSGRESSIVE
 Antonio Gómez-Moriana et Catherine Poupeney Hart
 Le Preambule, 1990, 577 p.; 35,00 \$

Les vingt études regroupées dans ce collectif s'appuient pour la plupart sur une analyse des discours qui permet de réévaluer les paramètres définissant les cadres de la sociocritique traditionnelle. L'originalité de la perspective adoptée ne réside pas tant dans l'affirmation, somme toute banale, de la polysémie du texte artis-

tique que dans l'affirmation, au niveau même de l'analyse littéraire, d'une étroite liaison entre cette polysémie et les mouvements socio-historiques. Ce parti pris méthodologique et épistémologique permet, comme le souhaite A. Gómez-Moriana, de « parfaire des instruments de repérage des mécanismes de marginalisation et [de] nous rendre sensibles à l'écoute de l'émergence de voix discordantes. »

Solitaires qu'ils étaient (comme, pour Barthes, le discours amoureux), les discours marginaux interrogés ici se trouvent ainsi inscrits dans la multitude des chaînes signifiantes. D'abord et toujours inventées — c'est-à-dire occultées — par les discours hégémoniques, plusieurs de ces pratiques discursives restent exclues parce qu'elles ne perçoivent pas les modalités et les instances de marginalisation qui les tiennent à l'écart. Rares sont donc les discours qui parviennent à affirmer, parfois brutalement il est vrai, leur incontournable présence.

Voilà donc tracés les cadres des trois parties d'un superbe ouvrage qui se situe au carrefour des sciences humaines et qui trouve en définitive sa pertinence sur le plan politique. Démonter les mécanismes d'exclusion de certains discours constitue en effet un moyen pour comprendre les fondements d'un ordre mondial qui ne cesse de se rompre et de se rétablir.

Michel Peterson

L'EMPIRE DU MODERNE : ACTUALITÉ DE LA PHILOSOPHIE AMÉRICAINE
 Laurent-Michel Vacher
 Les Herbes Rouges, 1990, 203 p.; 19,95 \$

La première partie de cet essai bien documenté et vibrant rassemble « Treize lettres à un ami asiatique sur la philosophie américaine », la seconde s'intitule « Lettre à une amie sud-américaine sur la conjoncture mondiale actuelle et ses enjeux philosophiques ». Une bibliographie commentée et la traduction de deux manifestes de l'humanisme américain apparaissent en annexe.

Ce que cet essai fait voir avec une grande clarté, c'est qu'au Québec, certains mouve-

ments de pensée empêchent la juste appréciation des thèmes et les méthodes de la philosophie américaine. Ces mouvements dont l'influence est persistante sont le prolongement des courants antimodernistes européens qui ont fait souche ici. Cela a longtemps pris la forme du thomisme et de ses tentatives de rajeunissement à la Maritain ou à la de Koninck. Plusieurs, qui ont cru rompre avec le néothomisme, ont plongé dans la mare heideggérienne, dernier avatar du romantisme allemand. Les clercs de chacun de ces courants s'entendent pourtant sur un point essentiel : leur critique presque sans nuance de la modernité qu'ils considèrent comme un ensemble homogène. S'ensuit chez les épigones actuels — genre Alain Finkielkraut ou Michel Henry — une haine quasi adolescente de la science, de la technique et de la démocratie.

Laurent-Michel Vacher montre la nécessité de dynamiser une bonne fois l'idéologie néothomiste ou heideggérienne pour habiter intellectuellement le continent nord-américain. C'est dire qu'il faut se défaire de l'idée que les États-Unis constituent un désert de pensée et admettre qu'il existe une telle chose que la philosophie américaine ; se demander en outre si les théories de l'homme et de son évolution naturelle, éthique et politique, si les conceptions de la connaissance et des procédures de la science, de la solidarité de l'homme et de la nature, élaborées par les philosophes américains, ne nous seraient pas des plus utiles pour comprendre la modernité et ses crises. À l'heure où plusieurs nous préparent un retour à la Tradition et à l'Antiquité, il est urgent de lire cet essai pertinent et de le faire circuler.

Roland Gagnon

GRANDEUR ET DÉCLIN
Margaret W. Westley
Libre Expression, 1990 ; 29,95 \$

Voici une étude tout à fait utile, publiée en français et en anglais, qui fait revivre une époque pas si lointaine où vivait à Montréal, dans le petit et opulent « Mille carré » (le *Square Mile*), une élite anglo-protestante qui détenait encore — à elle seule — au début du siècle, entre le tiers et les deux tiers de la totalité des richesses économiques du Canada. L'imprécision est volontaire si l'on considère les énormes fluctuations des fortunes familiales de cette élite montréalaise qui, en moins d'un demi-siècle, passait de la grandeur au déclin — qu'elle subissait et provoquait à la fois.

L'auteure de l'étude n'est pas une *native* mais, venue de Grande-Bretagne, vit depuis longtemps à Montréal où elle s'est prise d'intérêt pour cette partie d'un peuple, aujourd'hui presque disparue, qui crut longtemps être le seul parti possible de la *civilisation*, ici.

Car c'est bien cela qu'elle met en scène ; quand le siècle commence, les anglo-protestants de Montréal non seulement détiennent les principales fortunes, contrôlent l'industrie et les transports mais sont aussi les dépositaires d'une culture et d'un mode de vie britanniques qu'il était impératif, pensait-on, d'implanter et de maintenir en ces terres lointaines.

Mais vint la première guerre mondiale, puis la crise de 1929 et la seconde guerre. L'Empire britannique lui-même se désagrège, pendant qu'au Canada les finances passent de Montréal à Toronto. L'élite anglo-protestante de Montréal ne saisit pas l'ampleur du changement. Elle rétrécit, se retire, se disperse, mais ne change pas fondamentalement sa manière de penser. On se résigne. Le conservatisme de cette élite et sa totale absence de métissage culturel et social seront à l'origine de sa perte. C'est toutefois dans la dignité qu'elle assumera ce déclin.

De nombreux lecteurs trouveront profit dans ce livre sans parti pris, très documenté, d'une écriture simple et précise qui convient parfaitement à son propos.

Pierre Tétu



Une recherche de pointe
diffusée dans

**LES CAHIERS DU CENTRE
DE RECHERCHE EN
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE**

• **Recherche**

Joseph MÉLANÇON, Clément MOISAN et
Max ROY

Le Discours d'une didactique, 451 p.

• **Collection « Séminaires »**

Jacques BLAIS *et al.*

Analyse génétique d'un épisode de Menaud, maître-draveur : la Mort de Joson, 71 p.

Jacques BLAIS *et al.*

Le Dossier épistolaire de Menaud, maître-draveur : 1. 1937-1938, 59 p.

Maurice ÉMOND *et al.*

Les Voix du fantastique québécois

• **Les Collectifs du CRELIQ**

François DUMONT et Frances FORTIER

Littérature québécoise : Une recherche en émergence

(nouveau de l'été 1991.)

Paul-André BOURQUE, Pierre HÉTU,

Marty LAFOREST et Vincent NADEAU

L'Édition critique d'œuvres médiatiques

(nouveau de l'été 1991.)

• **Anthologie**

Louise MILOT, Aurise DESCHAMPS et Madeleine GODIN

Le Cœur à l'aventure, 374 p.

• **Théorie/Fiction**

Yolaine TREMBLAY

Misia Sert et le jeu de dés. Roman, 113 p.

Les livres du CRELIQ sont distribués par Diffusion Dimedia inc. (539, boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2) Pour informations, contactez Guy Champagne, éditeur délégué : le CRELIQ, Dép. des littératures, Pavillon Charles-De Koninck, Université Laval, Sainte-Foy G1K 7P4. (Tél. : 418-656-5373).